

Lettre 1914-12-12

Place de Verdun, le samedi 12 Décembre 1914.
Midi

Cher Père,

J'ai écrit à Hélène en réponse à sa lettre n° 43. J'ai reçu mercredi sa carte n° 44 et hier vendredi 11, la carte n° 45 datée du 8.

Dans mes dernières nouvelles, je soulignais L'ennui général qui nous atteint actuellement (et depuis 10 ou 15 jours) du fait que nous sommes beaucoup moins actifs.

Depuis deux jours, la construction d'une voie ferrée reliant un fort à quelques batteries avancées m'a procuré sous diverses formes quelques occupations.

Le premier jour des travaux, ce fut le sous-lieutenant commandant la batterie de 155L (où j'ai résidé dix jours) qui dirigeait le travail. Le capitaine m'a alors renvoyé pour un jour à cette batterie. Le lendemain, ce fut un autre officier, mais ce jour là, notre batterie devait fournir dix hommes et un sous-officier pour le travail. J'ai demandé à partir avec eux et, comme vous allez le voir, j'ai passé une agréable mais longue journée.

Nous quittons la batterie vers 5h ½ avec un repas froid dans nos musettes (une boîte de pâté était de circonstance, je l'emporte).

Nous traversons plusieurs villages et arrivons à la 'station de tir contre ballon de X' où chaque homme prend un outil. Dès ce point, nous nous répartissons en groupes de quatre, espacés de cent mètres, et continuons notre chemin en nous masquant le plus possible des regards boches.

Après deux heures ½ de marche (en tout), nous sommes au 'chantier'. Le travail est réparti et avance merveilleusement.

La voie s'allonge à vue d'œil malgré les accidents du terrain que pelles et pioches attaquent.

A 10h, déjeuner. Juste à ce moment, quelques obus boches éclatent, mais certainement encore loin de nous.

A 11h, reprise du travail. Vers deux heures, je rencontre un brigadier, planton d'une batterie voisine, un ancien camarade de peloton (classe 12). Il m'indique la batterie où se trouve mon camarade Jacquemin de la rue Taclet (Maréchal des logis). Il se trouve précisément à 600 m de nous, point terminus de notre voie. Je l'ai vu et l'ai trouvé toujours aussi charmant. Il attend avec plus d'impatience que de résignation, la fin du problème. Il m'annonce pour trois heures et demie les quelques obus journaliers des boches. Ce sont là deux batteries mobiles de 120L avec ceinture de roue. Je lui ai donné quelques nouvelles de 'là haut' : Chastagner, Pilot's, Méciard, Reinard...

Nous devons quitter le travail le soir à quatre heures. A cette heure, un chargement de travées doit arriver. En somme, ce ne serait là qu'un petit quart d'heure de 'rabe'. Mais le train n'arrive seulement à 5h ½. Pleine nuit. Dans la nuit (pas de lanternes, le Décauville lui-même a éteint ses feux depuis le point déjà cité), nous débarquons ces 'éléments' et, cahin-caha, bras dessous, bras dessus, dans une nuit noire, dans les champs avec de la boue, sans

exagération à mi-jambe, nous retournons vers nos chalets... Nous croisons sentinelles sur sentinelles : Halte-là sur Halte-là.

Vers 12 + 8 = 20h, je suis au coin du feu, devant un 'bœuf-riz'. Trente minutes après, j'étais peut-être à Paris (en songe). Je ronflais.

J'oubliais de dire que durant tout le trajet-retour, il a plu.

Je croyais bien avoir une petite surprise la nuit : Tir.

Toute la journée, nous avons vu de l'infanterie sans sac quitter une ferme voisine et se rendre aux lieux fixés pour un assaut.

Nous devons, à 9 Km de distance, prêter notre concours efficace. Depuis quinze jours, on nous le promet. Cette fois, je crois que cela ne tardera guère.

Durant la journée, j'ai fait un tour à la ferme de... avec un brigadier (Electricien à Paris, classe 1904, ce brigadier doit quitter Verdun demain pour aller travailler à Puteaux). Nous avons allumé une cigarette à la cuisine des 'bobos' car dehors, il faisait grand vent.

L'homme qui tournait le lard dans une gamelle avec une branche d'arbre, nous a dit : 'Ça va encore chauffer pour les copains, on leur fait laisser leurs sacs là-haut (au grenier). Ça veut dire qu'on va encore travailler avec 'l'aiguille à tricoter'.

Comme on le questionne un peu sur tout, je vous note quelques réponses : Au sujet des armes, tous le disent, le canon : de la blague. 'leurs 'lance-torpilles' ça fait du boucan, c'est tout. Mais les mitrailleuses, alors ça, ça crache salement'.

Il nous dit que tout est plein de poux dans la ferme.

Les hommes dépérissent. Le manger semble pourtant bon, mais ils ne mangent pas. Il semble qu'ils sont trop fatigués pour manger. Pourtant, malgré leurs mines effrayantes, ils blaguent, rient bruyamment et n'ont aucune répugnance du feu, tout au contraire.

Comme je demandais à l'un des nouvelles de l'ami de Mr Koln-Abrest, le sous lieutenant Cornet de la 11^{ème} batterie du – régiment d'infanterie, mon 'interviewé' hésite : 'Cornet, ah ! Je ne sais pas'. Puis, quelques instants après : 'Un petit brun tout jeune, non ? Il a été tué à...'

En elle-même, la réponse n'était pas extravagante, au contraire, elle était à prévoir. Mais ce qui m'a frappé, c'est la façon froide et désintéressée de cet homme en disant 'oui, il est tué'. Pour lui, je le voyais bien, c'était là un détail entre mille autres. Et lui qui voit journellement ses camarades s'écrouler autour de lui sans détourner son regard, ne quittait pas ses pensées en cours pour me dire la chose sinon (de manière) 'affecté', du moins 'avec compassion'.

Autour de cette ferme, à 10 m de mon ami Jacquemin, sous bois, deux tombes de soldats tirés à cette place par un obus, je lis que l'un d'eux était parisien.

A même distance de la ferme, mais diamétralement opposés, une pierre surmontée d'une croix taillée dans le roc au pied d'un gros arbre.

J'y lis : HAI ! PASSANS VOYAGEUR ET VOITURIERS SURTOUT
 VOUS QUI CONDUISAIENT DES CHEVAUX
 -----ET VICIEUX OU QUI FAISAIENT
 EXCES DE BOISSON CE CRUEL EXEMPLE EST
 ARRIVE EN CE LIEU LE 8---

Le reste est enlevé par un morceau de la pierre.

Je ne sais si c'est du vieux français de Ronsard, mais je crois plutôt à un homme peu fixé sur l'orthographe.

La pierre doit toutefois avoir une valeur historique. Elle est au bord d'une belle route.

*Vous avez dû recevoir ma carte vous demandant le n° de la rue de Fleury à Clamart.
J'ai reçu encore dernièrement une lettre de mon ami Charloy. De temps en temps, il
est arrosé par qq batteries allemandes. Il t'envoie aussi 'bien des choses'.*

*Je reçois aussi toujours quelques nouvelles de mon ancienne batterie sous
Vacheranville.*

*Depuis environ 10 jours, j'ai reçu une carte de Meciard.
Tu ne m'as jamais dit si Eugène avait reçu ma lettre.*

*Je viens de lire au rapport : Le général gouverneur porte à la connaissance des
troupes que, par décision ministérielle, il sera distribué aux hommes pour le jour de l'an, en
plus des denrées ordinaires :*

Jambon 100 gr

Orange 1

Pommes 2

Noix 50 gr

Vin ½ litre

Champagne 1 bouteille pour 4

Et encore 1 article dont je n'ai plus souvenance. (C'est un cigare) 2 sous.

*Nous avons maintenant une coopérative qui, si elle ne vend peut-être pas réellement
au prix de revient comme elle le dit, (elle) ne vole toujours pas les soldats.*

Vin 0,45 F au lieu de 0,50 F

Rhum 2,75 F au lieu de 5 F

*Elle fournit thé, café, sucre, fromage, etc... Bientôt même, elle offrira des ...
permissions.*

Actuellement, je t'écris dans notre petit 'bétonnage'.

*A droite : un camembert (immobile), un paquet de chicorée, une boîte de 'crotttes
chocolat de Clamart'.*

A gauche : gruyère de la batterie 3 Kg

Derrière : sucre, café, thé

Et sous mon lit : la cave.

C'est presque aussi une coopérative !

*Demain dimanche, messe supprimée partout et pour tous. Ça sent la poudre à canon !
Sans doute qu'ils annoncent du travail à distance.*

*Père, Sister, Grosmutter, Oncle, Tante, Chou, je vous embrasse tous bien
affectueusement,*

Pierre Iooss